Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1993)

Heft: 1

Artikel: La place du signe dans le projet architectonique de Ch.S. Peirce

Autor: Hunziker, Pierre-Yves

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870490

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PLACE DU SIGNE DANS LE PROJET ARCHITECTONIQUE DE CH. S. PEIRCE

> Je n'ai jamais été capable d'étudier quoi que ce fût — mathématiques, morale, métaphysique, gravitation, thermodynamique, optique, chimie, anatomie comparée, astronomie, psychologie, phonétique, économie, histoire des sciences, whist, hommes et femmes, vin, métrologie, si ce n'est comme étude de sémiotique.
>
> Ch. S. Peirce, *Lettre à V. L. Welby*, 1908

> Le pragmatisme n'est pas une Weltanschauung mais plutôt une méthode de réflexion qui a pour but de rendre les idées claires.
>
> Ch. S. Peirce

A partir d'un tableau représentant l'organisation hiérarchique du savoir selon Peirce (tableau que le philosophe-logicien proposa à Baldwin pour son *Dictionary of Philosophy and Psychology*), nous tentons d'une part de mettre en évidence la place privilégiée qu'occupe la sémiotique dans l'ambitieux projet peircien de fondation de la science, et d'autre part de voir quel en est l'enjeu philosophique majeur, pour Peirce au moins.

Ses recherches logiques et ses projets sémiotiques, doublés d'un intérêt très marqué pour les mathématiques[1], ainsi qu'une formation et un travail de géo-physicien accompli durant trente ans, ont sans doute conduit Ch. S. Peirce (1839-1914) à philosopher dans un style qu'on appellera un demi-siècle plus tard

---

1. Il faut peut-être rappeler ici que Peirce était non seulement le fils d'un mathématicien célèbre, au moins aux Etats-Unis, mais que lui-même était au bénéfice d'une solide formation dans ce domaine.

«analytique». Ses écrits conduisent ainsi le lecteur d'aujourd'hui à situer les préoccupations du philosophe américain dans la constellation de celles de Frege-Russell-Husserl-Wittgenstein. D'autre part, comme on le sait, Peirce est considéré comme le fondateur d'un courant non homogène (qui se prolonge jusqu'à Rorty et Davidson en passant par Dewey et Quine) qu'on a appelé, sous l'impulsion de William James, le pragmatisme. Il est aussi, de par les nombreux concepts qu'il a introduits, l'inspirateur de nombreuses recherches qui ont été poursuivies dans les domaines de la logique, de la philosophie du langage ou des sciences du langage (la pragmatique). Or, et on a tendance à l'oublier parfois, la sémiotique (i. e. la logique peircienne) s'inscrit elle-même dans un projet philosophique totalisant, plus vaste et plus ambitieux, aux accents parfois (néo-)hégéliens ; projet qui aurait dû prendre la forme d'un «Big Book»[2]. Dans son «Essai introductif» aux *Textes anticartésiens*, J. Chenu relève «l'effort acharné pour comprendre la nature de la signification (de la relation signe-signifié, "sign-hood") poursuivi par Peirce durant toute sa vie et jusqu'à ses dernières années», et précise que «c'était pour lui l'une des tâches essentielles du philosophe et du logicien». Notre question est la suivante : quelle place, dans son projet d'architectonique, Peirce accordait-il à ses propres recherches sur l'essence du signe ? Par là nous tenterons de comprendre comment et en quoi, au cœur d'un projet de fondation de la science, si cher à l'idéalisme allemand mais si naïf et désuet du point de vue d'un Rorty par exemple, Peirce rompt avec la conception traditionnelle du signe pour ouvrir un nouvel espace de pensée.

Dans un fragment de 1896 environ (1. 176-179[3]), il fait l'apologie de la philosophie architectonique : la philosophie doit être

---

2. Livre jamais écrit qui pour ainsi dire est à l'horizon de tous ses «fragments» — i. e. plusieurs milliers de pages, d'articles très divers, de définitions, de projets de livres, d'esquisses et de brouillons.

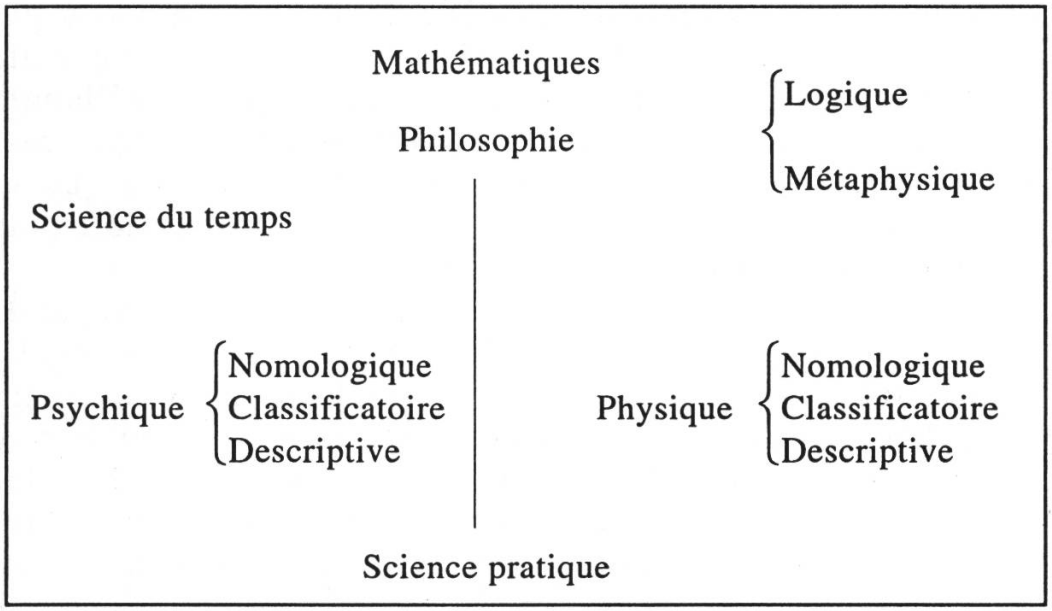
3. *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. I-VII éd. C. Hartshorne et P. Weiss, vol. VII-VIII éd. A. W. Burks, Cambridge : Harvard University Press, 1978 ; (les références sont en chiffres arabes). *The New Elements of Mathematics, by Charles S. Peirce*, 4 vol., éd. Carolyn Eisele, The Hague : Mouton, 1976 ; (les références sont en chiffres romains). Sont traduits en français les choix de textes suivants : *Charles S. Peirce : Ecrits sur le signe*, éd. et tr. G. Deledalle, Paris : Seuil, 1978. *Peirce. Textes anticartésiens*, éd. et tr. J. Chenu, Paris : Aubier Montaigne, 1984. *C. S. Peirce. Textes fondamentaux de sémiotique*, éd. et tr. B. Fouchier-Axelsen et C. Foz, intr. D. Savan, Paris : Méridiens Klincksieck, 1987.

«planifiée». Désireux d'«ériger un édifice qui survive aux vicissitudes du temps» (1. 1, 1898), le philosophe américain rédigea à plusieurs reprises des plans pour une «somme» logico-philosophique (un grand ouvrage de logique dont il fait encore une fois état à son amie Lady Welby en 1908). Toutefois le seul «ouvrage» jamais complété, *The Grand Logic*, est composé de quelques articles qui ont été plus ou moins réajustés, en vue de donner une certaine unité à l'ouvrage. Imprégné de la tradition allemande, marqué par sa lecture des grands systèmes de l'idéalisme, Peirce ne renonça jamais à ce projet d'écriture. Dans un texte-préface de 1898, où il retrace son itinéraire intellectuel, il se définit lui-même comme un philosophe spéculatif et architectonique, et il déclare: «les premiers livres que j'ai lus étaient ceux de l'école allemande classique, et je devins si profondément imprégné de leur manière de penser que je ne pus jamais m'en désabuser» (1. 4). Mais, soucieux apparemment de distinguer deux traditions, il écrivait un peu plus bas: «J'en vins à trouver la philosophie allemande bien faible du point de vue argumentatif, quoique je l'estime [...] comme une mine riche en suggestions philosophiques. La philosophie anglaise, quoique maigre et fruste dans ses conceptions, procède selon des méthodes plus sûres et une logique plus exacte» (1. 4-5). La philosophie anglo-saxonne devait sans doute mieux répondre à l'objectif de l'homme de science qui en appelle à la revalorisation scientifique de la philosophie, désormais exigeante tant sur sa méthode que sur l'authenticité de ses problèmes, et tel est le but du «test pragmatiste», qui n'a, soit dit en passant rien à voir, ou si peu, avec une prétendue abolition (néo-)positiviste de la métaphysique. En raison de la simplicité de ses questions, la philosophie requiert selon Peirce une pensée tendue («hard thinking», 3. 406), comme les mathématiques (mais celles-ci en raison de leur grande complexité), qui se trouve à l'opposé de «la pensée relâchée dont font si souvent preuve les philosophes, qui par là se discréditent aux yeux des scientifiques» (3. 405, 1892). Se réclamant de cette double appartenance, Peirce se donne tout naturellement pour tâche préalable au déploiement de sa «philosophie positive», c'est-à-dire une «métaphysique purifiée», par le «test pragmatiste» de fonder les sciences dans le cadre d'un vaste projet architectonique.

A cette fin, il se soucia à plusieurs reprises d'opérer une classification des sciences en général, à l'intérieur de laquelle la sémiotique, science des signes, mais aussi projet unitaire et tota-

lisant, occupe une place à dire vrai privilégiée et fondamentale qu'il convient de restituer ici. Ce projet d'architectonique philosophique consistait notamment à présenter, à l'instar d'Auguste Comte, un tableau organisé et hiérarchisé des sciences. Tâche à laquelle Peirce accordait une importance majeure dans la mesure où il s'était fixé comme but, non seulement de classer les sciences en général afin de s'assurer que celles-ci reposent sur des fondements bien établis, mais d'œuvrer dans les disciplines fondamentales, les mathématiques et la philosophie (dont la logique fait partie), qui sont à la base de l'édifice du savoir.

Il faut maintenant nous arrêter sur la plus connue des classifications que Peirce proposa à Baldwin pour le *Dictionary of Philosophy and Psychology*. Pour organiser les sciences, il adopte, «en l'améliorant», le principe d'Auguste Comte selon lequel «les sciences forment une échelle qui descend dans le puits de la vérité, chacune conduisant à une autre, les plus concrètes et les plus spéciales tirant leurs principes de celles qui sont plus abstraites et plus générales» (2. 120); c'est ce que montre le tableau présenté dans le *Dictionnaire* de Baldwin :



Ce tableau nous apprend que la logique (ou sémiotique) est une partie de la philosophie et qu'elle ne présuppose que les seules mathématiques — savoir dont aucun savoir humain ne peut faire l'économie et dont dépendent toutes les autres «sciences» et d'abord la métaphysique, car elle est elle-même rénovée et transformée en science par application de la maxime

pragmatiste, mais elle se distingue cependant nettement des autres sciences en raison de la plus grande généralité de ses questions. Selon Peirce il y a une subordination essentielle de la philosophie à la logique, non seulement parce que «toute science peut occasionnellement avoir besoin de recourir à une doctrine logique, mais parce que les conceptions même de la métaphysique sont empruntées aux analyses logiques» (IV, p. 35) — c'est là l'enseignement majeur qu'il affirme tirer de Kant. Ce tableau montre aussi que la place occupée par la logique dans cette hiérarchisation des sciences est doublement privilégiée, quant au statut de la logique par rapport à la métaphysique, et quant à son statut par rapport à la psychologie. Critiquant avec virulence le psychologisme allemand (notamment Erdmann et Wundt), Peirce inverse l'ordre instauré par eux entre logique et psychologie : il écarte aussi bien leur «logique psychologisée» que leur prétendue «théorie de la connaissance» transcendantale mais fondée sur la psychologie. Peirce leur substitue une *Erkenntnislehre* non psychologique qu'il «appelle Grammaire spéculative, d'après le titre d'un ouvrage de Duns Scot qui poursuit le même but» (2. 83). Or si, comme le montre le tableau, la sémiotique ou la logique occupe bien une position quasi autonome par rapport à l'organisation du savoir, la Grammaire spéculative, elle, apparaît comme la discipline fondamentale de cette même sémiotique que Peirce subdivise hiérarchiquement en Grammaire spéculative, Logique restreinte (ou logique de la vérité) et Rhétorique spéculative.

C'est en 1865, lors de sa première conférence à Harvard (où il souhaite réhabiliter le *trivium* médiéval), que Peirce introduit cette tripartition ; il identifiera désormais la sémiotique ou science des signes à la logique au sens large, quoiqu'il n'ait pas encore donné à ce moment de signification univoque au terme «logique»:

> J'emploie d'une manière non scientifique le terme logique en deux sens distincts. Dans son sens le plus étroit, c'est la science des conditions nécessaires de l'obtention de la vérité. Dans son sens le plus large, c'est la science des lois nécessaires de la pensée [...] mieux encore, (la pensée se produisant toujours au moyen de signes) c'est la sémiotique générale qui traite non seulement de la vérité, mais aussi des conditions générales auxquelles les signes sont des signes (c'est ce que Duns Scot appelait grammatica speculativa), ainsi que les lois de l'évolution de la pensée. Celle-ci, coïncidant avec l'étude

> des conditions nécessaires de la transmission des significations [meanings], d'esprit à esprit par les signes et d'un état d'esprit à un autre, doit s'appeler, pour profiter d'une vieille association de termes, rhétorique spéculative ; mais que je me contente d'appeler de façon imprécise logique objective parce que ce mot suggère à juste titre une ressemblance avec la logique de Hegel.
>
> 2. 111, 2. 206

On comprendra mieux le sens d'une telle tripartition si l'on rappelle que la sémiotique ne met pas seulement en jeu le rapport des signes aux objets, mais fait intervenir aussi le rapport des signes à leurs «interprétants». En passant ici par-dessus les variations terminologiques et les remaniements successifs que Peirce a apportés à son système philosophique, on peut dire que la tripartition de la sémiotique correspond à la triple caractérisation du signe qu'il définit ainsi :

> Le Signe, en général, est le troisième membre d'une triade, étant premièrement une chose en tant que chose, deuxièmement une chose en tant qu'elle réagit à une autre chose, et troisièmement une chose en tant qu'elle en représente une autre pour une troisième.
>
> IV, p. 331

A travers cette définition du signe[4], Peirce énonce du même coup le principe qui va lui permettre d'engendrer non seulement un certain nombre de triplets, mais aussi celui de la division de la sémiotique en trois strates, chacune présupposant celle qui la précède et qui la rend possible : 1) la Grammaire comme étude des signes pris en eux-mêmes ; elle consiste à puiser dans les différentes classes de signes en vue d'obtenir par combinaison la proposition comme signification unitaire. En se fondant sur le modèle de la proposition, cette grammaire est censée garantir la grammaticalité des phrases ; elle se veut une «théorie générale de la nature et de la signification des signes» (1. 191, *Syllabus*, 1903) qui traite «des conditions formelles auxquelles les symboles ont une signification» (1. 559 et 4. 116). 2) La Logique, au sens restreint, commence là où s'arrête la grammaire : elle étudie

---

4. Pour Peirce le signe est le paradigme de la relation triadique, tandis que le symbole (ou signe de langage) est le plus «authentique» de tous les signes.

les rapports signe-objet, c'est-à-dire les conditions formelles de la vérité des signes. Elle est «critique» de la validité des arguments (déduction, induction, abduction), c'est-à-dire des inférences nécessaires et probables (3. 430); elle «étudie ce que nous pouvons nous promettre des différents genres de raisonnement et dans quelles conditions nous le pouvons[5]»; elle détermine enfin, après avoir classé les arguments, «la validité et le degré de force de chaque sorte». 3) La Rhétorique spéculative ou formelle a pour objet le rapport signe-interprétant et étudie la référence des signes à l'interprétant, autrement dit l'argumentation et les enchaînements argumentatifs. Mais elle se présente aussi comme une «étude des méthodes à suivre dans la recherche, l'exposition et l'application de la vérité» (1. 191), ou encore comme «étude des conditions générales dans lesquelles un problème se présente pour être résolu et celles dans lesquelles une question conduit à une autre» (3. 430)[6].

Il faut remarquer ici deux conséquences de ce redécoupage sémiotique de la philosophie. La première est que l'analyse des termes et des propositions se fera nécessairement à partir des concepts de la sémiotique, ce qui conférera d'emblée une tournure pragmatique à l'analyse propositionnelle[7]. Peirce se trouve dès lors en rupture avec l'idéal frégéen d'une langue logique : chaque énonciateur et chaque interprète complète le signe explicite et, à ce titre, fait partie du signe dont les contours débordent nécessairement ce qui est expressément dit — «le vague [...], on ne saurait pas plus l'éliminer que le frottement en mécanique» (5. 512). La seconde chose à remarquer est que, tout comme Husserl au moment où il écrit sa «grammaire pure des significations», Peirce subordonne la logique non-formelle, c'est-à-dire la logique en tant qu'elle est commandée par la valeur de vérité au profit de la grammaire. De plus, relevons encore que c'est seulement à ce second niveau parfaitement circonscrit et limité qu'«agit» le test pragmatiste. L'objectif de Peirce n'est donc pas un langage pris dans des conditions idéales, mais un langage compris dans son espace de jeu (logique) et dont le modèle para-

---

5. Lettre à A. Robert de 1911, in *Charles S. Peirce : Ecrits sur le signe*, p. 195.

6. Pour une présentation plus détaillée, cf. chapitre 7 des *Philosophical Writings of Peirce*, New York : Dover Publications, 1955.

7. Aussi les distinctions peirciennes ne recoupent-elles pas celles établie par Morris entre syntaxe, sémantique et pragmatique.

digmatique est la proposition : tout symbole tendant à se déterminer en engendrant des interprétants (qui assurent la relation à l'objet) moins vagues que lui, «la logique est ce qu'il est nécessaire d'admettre pour rendre l'univers intelligible. Et le premier des principes logiques est que l'indéterminé se détermine lui-même du mieux qu'il peut» (IV, p. 262).

Au fondement tout à la fois de la logique, de la métaphysique et des sciences (à l'exception notoire des mathématiques), la grammaire spéculative de Peirce mérite qu'on s'y arrête plus longuement, car elle nous aidera peut-être à mieux comprendre en quoi réside l'originalité de sa réflexion, du moins relativement à la tradition philosophique dont il se réclame au beau milieu de ce projet architectonique. Peirce ne rattache pas seulement la grammaire spéculative à l'entreprise médiévale d'un Duns Scot, mais, significativement, à la *Transzendentalelementarlehre* de Kant qui lui apparaît comme la propédeutique en matière de philosophie. Aussi, comme théorie transcendantale, la grammaire pure devra fixer les conditions de possibilité a priori de la représentation par signes en général et, notamment, les conditions a priori auxquelles s'obtient une proposition à partir de signes plus élémentaires : à la fois descriptive et normative, elle a pour tâche de «déduire ce que doivent être les constituants de l'assertion de la théorie de la vérité selon laquelle la vérité consiste en la contrainte définitive s'exerçant sur l'intelligence scientifique engagée dans la recherche» (2. 333)[8]. Si Peirce reprend bien dans ce cadre le vocable néo-kantien d'*Erkenntnislehre*, il le fait cependant, comme Frege, en rupture avec le courant des logiciens allemands qui ont psychologisé le transcendantalisme kantien, en inversant l'ordre «naturel» de subordination qui existe entre la logique (avec la théorie du savoir qui s'appuie sur elle) et la psychologie :

> La seule psychologie fiable [sound] étant une science spéciale qui devrait elle-même reposer sur une logique bien fondée, c'est en vérité un cercle vicieux que de faire reposer la logique sur une théorie de la connaissance entendue de cette façon. Mais il y a une théorie beaucoup plus générale à laquelle le

8. Cette Grammaire formelle se trouve chez Peirce à l'état programmatique et les analyses qu'il a faites sont très partielles et dispersées dans son œuvre.

> nom de théorie de la connaissance pourrait être appliqué. Il s'agit de la Grammaire Spéculative ou analyse de la nature de l'assertion[9].

Par ce geste, Peirce ne fait rien d'autre que transposer à la grammaire pure le transcendantalisme kantien dont il évacue silencieusement le sujet. Il déplace dès lors le point d'application de la question transcendantale du sujet investi du pouvoir de connaissance à l'ordre légal et objectif de la grammaire (pure, transcendantale et formelle) — décision devant laquelle Husserl reculera au sortir de la quatrième des *Recherches Logiques*. Par «transformation» du kantisme, la fonction transcendantale se trouve déplacée du sujet connaissant, de l'ego transcendantal à la légalité objective de la Grammaire habilitée à fixer les conditions de possibilité de la parole sensée. Affranchie du psychologisme issu de Kant, la sémiotique, condition de la représentativité, ne concerne plus une relation dyadique entre représentant et représenté mais relève d'une relation triadique entre un signe, son objet et son interprétant. Ce geste syncrétique qui unit d'un côté la grammaire spéculative d'un Duns Scot, et d'un autre côté l'exigence transcendantale d'un Kant, n'annonce-t-il pas ici la version linguistique non subjectiviste du transcendantalisme kantien ? C'est du moins ce qu'un philosophe comme K. O. Apel a voulu mettre en évidence en vue d'assurer à la sémiotique le statut d'une nouvelle philosophie première, un nouveau paradigme pragmatico-transcendantal. Quoi qu'il en soit d'une telle interprétation, Peirce, toujours soucieux du mésusage que l'on pourrait faire de ses concepts, prévient :

> Tout ce que la logique garantit, c'est un espoir, non une croyance. On doit pourtant admettre que de tels espoirs jouent un grand rôle en logique. Par exemple, quand nous discutons une question controversée, nous espérons qu'il y a sur elle une vérité dont on peut s'assurer et que la discussion ne durera pas éternellement. Un transcendantaliste soutiendrait que c'est là une «présupposition» indispensable qu'il y a une réponse à toute question intelligible. Moi-même, j'ai parlé ainsi autre-

---

9. Le concept d'«intelligence scientifique» ne correspond ni à un sujet kantien, ni évidemment au sujet cartésien, il n'est pas un «je pense». Entité impersonnelle, simple agent, il est le corrélat de la sémiosis qui comme processus virtuel n'a pas besoin de sujet. Ce qui ne veut pas dire que pour fonctionner effectivement, elle n'ait pas besoin d'une quelconque «qualité matérielle», par exemple un cerveau humain.

> fois, car lorsque j'étais un bébé en philosophie, mon biberon était rempli de lait kantien. Mais aujourd'hui il me faut quelque chose de plus substantiel.
>
> 2. 113

Jusqu'ici nous avons conduit notre exposé comme si la logique était au fondement de tout savoir ; or ce sont les mathématiques qui le sont. Il faut maintenant prendre en compte cette nouvelle donnée. Selon Peirce, grâce à son applicabilité à la plupart des sciences particulières, la pensée mathématique est fondatrice des autres savoirs. Elle est première, évidente par elle-même, et ses procédures suivent une logique spontanée ou «acritique» (tout comme d'ailleurs la «phanéroscopie» ou «phénoménologie» qu'il placera, dans un tableau tardif, devant la logique). A ce titre, les mathématiques sont en deçà des questions du sens et du non-sens, du vrai ou du faux, ce qui, rappelle Peirce, n'empêche nullement qu'elles soient parfaitement sûres, ce dont personne d'ailleurs ne doute réellement. Les mathématiques suivent en effet la *logica utens*, que Peirce oppose à la *logica docens* qui en est la codification rétrospective. Dans cette mesure, la pensée mathématique se légitime elle-même et n'a nul besoin de recourir à une logica docens pour assurer ou fonder ses démarches : les mathématiques ne sauraient en aucun cas être «une branche de la logique»:

> S'il y a une partie de la logique dont les mathématiques ont besoin [...], cela ne peut être que la partie de la logique qui consiste purement et simplement en une application des mathématiques, de sorte que ce sera le recours, non des mathématiques à une science logique première, mais des mathématiques aux mathématiques.
>
> 1. 247

On remarquera ici à quel point Peirce est éloigné, sur cette question, des entreprises logicistes de Frege, de Russell, ou de Husserl, qui n'auraient certainement pas manqué de demander au philosophe-logicien en quoi sa logique est encore transcendantale.

La pensée mathématique procède, selon Peirce, par «expérimentations idéales», c'est-à-dire «en construisant une sorte de diagramme» représentant ce qui est censé être accessible à l'observation de toute «intelligence scientifique[10]». Or, promouvoir

---

10. 3. 432 ; «The Regenerated Logic», *The Monist*, VII (1896), et cf. aussi 2. 206, 1902.

un style de «philosophie exacte» signifie traiter les problèmes aussi mathématiquement que possible. C'est pourquoi la philosophie en général n'exige aucun point de départ plus sophistiqué que l'observation commune : ni *cogito*, ni *epochè*, ni aucune décision dramatique de faire table rase de tout ce à quoi on croit et dont il est en réalité impossible de douter ; il est des croyances «indubitables» dictées par le sens commun, en amont desquelles on ne saurait remonter. Eu égard aux mathématiques, on peut précisément considérer l'élaboration du concept peircien de signe comme un exemple type d'une construction «diagrammatique», dont le lecteur appréciera peut-être l'élégance, la rigueur et l'originalité dans cette définition généralisée du signe :

> La logique est la sémiotique formelle. Un signe est une chose A qui met une chose B, son signe interprétant, par lui déterminé ou créé, dans la même sorte de correspondance (ou dans une sorte inférieure impliquée) avec une chose C, son objet, que celle dans laquelle il se tient lui-même avec C. Cette définition ne comporte pas plus de référence à la pensée humaine que la définition de la ligne comme lieu où se tient une particule pendant un certain laps de temps. C'est de cette définition que je déduis les principes de la logique par raisonnement mathématique, et par un raisonnement mathématique qui [...] soutiendra une critique d'une sévérité weierstrassienne, et qui est parfaitement évident. Le mot «formel» est aussi défini dans la définition.
>
> IV, p. 54

A la manière du mathématicien, Peirce produit un concept technique de signe entièrement nouveau, libéré de tout lien nécessaire avec l'esprit et qui ne garde qu'une référence à ce qu'il appelle «une intelligence scientifique». Sous la forme d'une épure, il ouvre à une plus large compréhension de l'essence du langage. Ce concept doit permettre d'élucider les conditions de possibilité de la signifiance en général, autrement dit de rendre compte comment des pratiques signifiantes réelles sont possibles. L'espace sémiotique, structuré par des relations triadiques, a la particularité suivante : une règle de récursion est attachée au troisième corrélat, l'interprétant, qui permet d'obtenir chaque interprétant à partir de celui qui le précède. Etant donné deux corrélats a et b (le signe et l'objet), ils sont dans une relation R («renvoyer à») telle que a R b si et seulement si il y a un troisième corrélat c tel que c R b. Et ce, si et seulement si il y a un quatrième corrélat d tel que d R b, et ainsi de suite à l'infini.

Pour être signe, il suffit d'être interprétable et de déterminer de nouvelles interprétations[11]. On le voit d'emblée, le signe s'ouvre dès lors sur une chaîne indéfinie et infinie d'interprétants et ne se contente pas de viser son objet. A l'intérieur de cette dynamique, à l'opposé du signe-index, le symbole (le signe de langage) n'entretient avec son objet qu'un lien très précaire, dans la mesure où ce lien n'est assuré que par le signe-interprétant qui prend la forme d'une règle d'association : «N'oublions pas que la valeur significative du symbole consiste en une régularité d'association telle que l'identité du symbole réside dans cette régularité» (4. 500, 1903). L'habitude (règles, lois) garantit le lien du signe à l'objet ou la signification : le symbole est un «signe qui est constitué comme signe seulement ou principalement par le fait d'être utilisé et compris comme tel, que l'habitude soit naturelle ou conventionnelle, et abstraction faite des motifs qui ont présidé, à l'origine, à son choix» (2. 307).

La sémiotique comme processus quasi autonome implique ainsi une dynamique inhérente aux signes eux-mêmes, seuls capables d'engendrer leurs propres interprétants. Le signe suppose une double intentionnalité (Peirce utilise souvent le verbe «to intend») : indéfiniment hors de soi, il est orienté vers ses interprétants possibles sans que sa relation à l'objet ne se relâche pour autant. Mais cet objet, pour respecter les conditions transcendantales du procès sémiotique, doit être suffisamment homogène au signe pour que le signe puisse le représenter : il doit être lui-même un signe. L'objet réel, figurant en permanence à l'horizon de l'espace sémiotique, est pour ainsi dire comme replié à l'intérieur de celui-ci.

«We may say that thinking is essentially the activity of operating with signs», écrit Peirce. C'est une thèse nominaliste, qui n'est pas neuve. Pourtant, une fois réinscrite dans la réinvention du concept peircien de signe, autrement dit au cœur de cette machinerie complexe qu'est la sémiotique, cette thèse se radicalise, au point de devenir méconnaissable, tant elle rompt avec la tradition métaphysique. Très schématiquement, cette tradition affirme l'antériorité logique de la pensée sur le langage, l'auto-

---

11. La définition du signe comme pouvoir de mise en relation de corrélats s'inscrit dans un contexte philosophique surdéterminé — où coexistent : analyse catégoriale, nominalisme, ontologie réaliste, thèse de l'irréductibilité des relations triadiques — dont nous avons dû ici faire abstraction.

nomie de la pensée (processus-psychique) par rapport aux signes qu'elle utilise — qu'elle les estime indispensables ou non, qu'ils contribuent ou non à son effectuation. La conception du signe de Peirce se caractérise au contraire par le refus d'opposer pensée et signe, non pas en réduisant les universaux ou les concepts à de simples signes physiques, mais en attribuant la triadicité au signe pour le faire accéder au statut de pensée. La notion reconstruite de signe et les notions créées quasi *ex nihilo* de sémiosis et d'interprétant permettent à Peirce d'avancer le second volet de sa thèse où il va identifier strictement la pensée aux signes : «toute pensée est dans les signes», tout signe est une pensée et en tout signe il y a de la pensée. C'est à la métaphore de l'oignon, plutôt qu'à celle de l'artichaut, que Peirce a recours pour énoncer son idée fondamentale :

> Certains ont tenté de retirer à la pensée le vêtement de l'expression, tentative analogue à celle d'ôter la peau d'un oignon pour atteindre l'oignon lui-même. Le raisonnement n'est pas autre chose que le discours de l'esprit à lui-même. Dévêtez la pensée des signes, et elle cesse d'être la pensée; elle devient, au mieux, la perception directe...
>
> III/2, p. 119

> La pensée n'est pas autre chose qu'un tissu de signe. Les objets sur lesquels porte la pensée sont des signes. Essayer d'arracher les signes pour atteindre la véritable signification, c'est comme essayer de peler un oignon pour atteindre le véritable oignon[12].

Le réinvention peircienne du concept de signe aboutit au rejet de la distinction hiérarchique entre d'un côté l'esprit (si pur soit-il), la pensée processus-psychique, premiers et autonomes, et d'un autre côté un signe, inerte, simple tache d'encre ou bruit laryngé — lettre morte qui, pour signifier, doit nécessairement être animée par un souffle plus ou moins gazeux. Du point de vue de la sémiotique, le signe n'est donc plus seulement indispensable au bon fonctionnement de la pensée, comme l'ont affirmé à plusieurs reprises des philosophes comme Hobbes ou Leibniz, mais «le signe est l'essence de la pensée» (2. 220) — «la pensée et l'expression sont en réalité une même chose»

---

12. *Writing of Charles S. Peirce: A Chronological Edition*, Vol. I, éd. Peirce Edition Project, Bloomington: Indiana University Press, 1982, Ms. 1334, I, p. 43-44.

(1. 349)[13]. «Tout symbole est une chose vivante, en un sens très strict qui n'est pas une simple figure de rhétorique. Le corps du symbole change lentement, mais sa signification croît inévitablement, incorporant de nouveaux éléments et rejetant des anciens» (2. 222). Défini en termes de relations triadiques de façon structurale et abstraite, l'homme apparaît comme étant une fonction du symbole plutôt que le symbole une fonction de l'homme.

La question «qu'est-ce qui donne vie aux signes ?» (et l'illusion qui consiste à croire qu'il faut que s'ajoute au signe inerte un élément immatériel, tout différent, qui lui donne vie) n'a pas lieu d'être dans le contexte peircien. La sémiotique se situe d'emblée hors de cette problématique qui est encore celle d'un Husserl — ce qui ne veut pas dire que la conception peircienne du signe ne génère pas de nouveaux problèmes...

L'espace sémiotique est décrit comme ne devant avoir ni commencement, ni fin, ni interruption ; chaque interprétant développe ou explicite indéfiniment le signe qui l'a produit. Mais inscrite dans une recherche logique, la chaîne interprétative ne saurait pas ne pas être orientée téléologiquement : elle va en droit dans le sens d'un approfondissement graduel de la connaissance de l'objet qui est progressivement saisi sous de multiples points de vue. En fait, Peirce le reconnaît, une telle progression indéfinie des interprétants, tendue vers l'interprétant (logique) final, est illusoire. Elle excède en effet de toute part sa finalité et ne s'y perd pas ; aussi est-ce l'échec de toute tentative de saisir une signification ultime et sans reste :

> La signification d'une représentation ne peut être qu'une représentation. En fait elle n'est que la représentation elle-même, conçue comme dépouillée de son vêtement non pertinent. Mais ce vêtement ne peut être complétement ôté ; on ne le change que pour quelque chose de plus diaphane. De sorte qu'il y a ici une régression à l'infini. Finalement, l'interprétant n'est

---

13. La célèbre distinction peircienne entre *type/token* pourrait sembler contredire une telle affirmation en raison de l'idéalité (ou la virtualité) des signes types. Mais Peirce rappelle que les types ne s'actualisent que dans des *token*, car chaque signe doit venir à l'expression (*get uttered*) pour devenir signe : c'est de façon immanente et interne que les types (règles a priori) «agissent dans leur répliques»; «la réplique ne serait pas signifiante sans la loi qui la rend signifiante» (2. 246 v. 1903).

> qu'une autre représentation à laquelle on passe le flambeau de la vérité ; et en tant que représentation, il a à son tour un interprétant. D'où une autre série infinie.
>
> 1. 339, 1895

Peirce énonce dans ce passage, de façon très nette et élégante, non seulement la thèse de l'essentiel inachèvement de la série des signes interprétants, mais celle plus audacieuse que, s'il devait y avoir un interprétant ultime, celui-ci ne terminerait pas la série. La pratique signifiante n'est rien d'autre qu'une régression à l'infini. C'est pourquoi l'interprétant logique final (ou la signification) ne saurait être que «l'habitude» qui, en bloquant provisoirement des significations avant de les remettre en jeu, «interprète» sous une forme «vivante» le signe. L'interprétabilité — habitudes, règles, lois — fait partie de l'essence du signe, et à ce titre, accomplit la sémiosis sans toutefois l'achever. En excluant la pensée a-symbolique, en déclarant que l'intuition pure n'existe pas, en interdisant tout accès immédiat à une signification pleine et entière, Peirce n'a-t-il pas lui-même construit le plus gros obstacle à l'écriture du «Big Book», livre dans lequel devaient être consignés les fondements stables et intangibles de la science en général ?

Les sciences, écrit Peirce, forment une échelle qui descend dans le puits de la vérité. Au moment de conclure on pourrait se demander, peut-être, ce qu'il en est de la Vérité du point de vue pragmatiste, mais n'est-il pas un peu tard pour en parler, et que s'agissant de philosophie l'essentiel nous a échappé. En un sens oui, mais c'est la définition peircienne du signe qui le veut. On peut néanmoins encore demander à Peirce quel rapport il entretient avec sa propre théorie de la vérité : il remarque d'abord que c'est une simple définition, et ensuite que ce n'est rien d'autre qu'un énoncé auquel on croit, un énoncé qu'il est prêt à soutenir obstinément, *ruat caelum*, dit-il. Cette croyance, il l'illustre par une anecdote qu'un «moricaud du Sud» (sic) lui raconta un jour, et qu'il raconte à son tour dans une lettre à Lady Welby, qui s'inquiétait de savoir ce que son correspondant entendait par «certain»:

> Vous savez, s'pas, Mossié, me dit-il, que le général Washington et le général Jackson étaient de grands amis (le fait est que le dernier était un opposant irréductible du premier, mais ne devint une figure de la politique nationale que lorsque Washington se fut retiré de la vie publique). Eh bien, un jour le général

Washington disait au général Jackson : — Mon général, quelle taille pensez-vous qu'a mon cheval ? — Je ne sais, Mon Général, dit le général Jackson, quelle taille a-t-il, Mon Général ? — Ma foi, dit le général Washington, il a seize pieds. — Pieds, Mon Général, dit le général Jackson, pieds, Mon Général ? Vous voulez dire paumes, Mon Général ! — Ai-je dit pied, Mon Général ? dit le général Washington. Voulez-vous dire que j'ai dit que mon cheval avait seize pieds ? — C'est bien ce que vous avez dit, Mon Général. — Eh bien dans ce cas, Mon Général, dit le général Washington, si j'ai bien dit pieds, s'il est vrai que j'ai dit pieds, alors je le maintiens !

Pierre-Yves HUNZIKER